

rante se dégage de tous ces corps étendus. Il n'ose plus avancer. Il attend que ses yeux se soient habitués à la demi-obscurité qui règne autour de lui. Tout est confus. Il aperçoit bien des corps vautreés sur la paille, et il craint que son premier pas ne le fasse se heurter à quelque bras ou à quelque jambe. Cependant il ne peut rester là, debout devant cette porte. Il avance. Il n'a pas fait deux enjambées qu'il trébuche lourdement contre les pieds d'un homme. Le soldat ne crie pas. Il se soulève un peu, se retourne et ramène ses jambes. Gauthier s'engage au milieu de tous ces corps et de toutes ces jambes. Il arrive sans encombre à la porte de sortie. Elle est ouverte, fermée au loquet seulement. Il n'a qu'à tirer, mais, en le tirant, il lui fait rendre un son plaintif et prolongé. Deux ou trois Allemands lèvent la tête. La lune frappe Gauthier en plein corps.

—Wer da ?

Gauthier n'a garde de répondre. Il s'est élancé dehors et court de toutes ses forces à travers la campagne, courbé en deux, pour offrir le moins de prise possible aux balles, qui ne vont pas manquer de siffler autour de lui.

—Aux armes !

C'est Frantz Schuller qui crie. Il se répent d'avoir eu une minute d'humanité. La haine de l'Allemand reprend le dessus.

—Aux armes !

Le poste est sur pied en quelques secondes. Au moment où Gauthier a tourné le coin de la fabrique, les deux factionnaires l'ont aperçu et ont tiré sur lui. Les balles ont sifflé à ses oreilles sans l'atteindre.

—Trop haut ! murmura-t-il tout en dévalant par les champs comme un lièvre.

Le poste lui-même sort, faisant feu au hasard. Lucienne, de sa chambre où elle veillait, cette nuit-là entendait. Mais elle ne comprenait pas. Était-ce encore une alerte ? Que se passait-il ? Toutes les nuits, maintenant, étaient ainsi troublées par des fusillades. Bien avant le jour, elle était à sa fenêtre, guettant les allées et venues du poste allemand. Il y avait du reste, dans ce poste plus d'animation que les jours ordinaires. Des officiers, qui paraissent furieux, interrogeaient rudement Frantz Schuller, qui écoutait, un peu pâle, les mains au pantalon, le nez haut, les talons réunis. Un commandant plus animé que les autres et qui criait de toute ses forces, vint à lui tout à coup et, sans autre forme de procès, lui appliqua sur la figure deux vigoureux soufflets. Schuller chancela. Sa figure broussailleuse se peignit d'une couleur pourpre. Puis il reprit son aplomb et ne souffla mot. Le commandant s'éloigna. Schuller resta longtemps dans la même posture, comme s'il avait attendu un autre officier lui apportant une autre aggravaation suivie d'une autre brutalité, puis tout à coup, très raide, comme à la parade, il fit demi-tour, et de ce pas relevé et brusque particulier aux soldats allemands, il regagna la fabrique.

—Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire, murmura Lucienne. Est-ce que ce sergent aurait écouté mes prières, se serait laissé attendir par mes supplications ? Oh ! je veux le savoir, je veux le savoir. Cela est invraisemblable.

Cependant elle comprit que ce serait compromettre inutilement Schuller que d'aller interroger ce matin là. Il était préférable d'attendre que le hasard le lui fit rencontrer. Frantz Schuller venait de rentrer dans son grenier. Il avait repris son carnet et y ajoutait quelques lignes : " Je viens de recevoir deux fameux soufflets du commandant Von der Graubach. Il paraît que le prisonnier français a trouvé le moyen de s'évader. Comment a-t-il pu faire, voilà ce qu'on se demande et ce que je ne me charge pas d'expliquer à ma bonne femme. J'en aurai l'explication d'ici à la fin de cette guerre, qui menace de ne pas finir, et alors quand je serai de retour près de ma bonne Catherine, je me ferai un plaisir de le lui raconter. En attendant il a la main dure, le commandant Von der Graubach. On voit que Schuller ne déteste pas la plaisanterie. C'est depuis ses victoires, surtout, que l'Allemand hait la France. Dans l'après-midi Montmayeur aborda Lucienne :

—Gauthier s'est évadé.

—Ah ! murmure-t-elle, le cœur si plein de

joie triomphante qu'elle ne cherche même pas à dissimuler.

—C'est sur lui qu'ont été tirés les coups de feu que vous avez sans doute entendu cette nuit.

—Et ils l'ont blessé, tué peut-être ? fait-elle avec angoisse.

—Tranquillisez-vous, il doit être sain et sauf, car on n'a pas retrouvé son corps. Comme vous semblez heureuse !

—C'est vrai. Je ne veux pas vous le cacher. S'il avait été fusillé, je me serais toute ma vie reproché sa mort comme un crime. N'est-ce pas moi qui l'ai livré ?

Tous ses soupçons revenaient.

—Comme vous vous intéressez à lui ?

—Est-ce qu'il peut m'être indifférent ? N'est-il pas le fils d'un brave homme qui a servi de père à ma sœur ? Et vous, Jean, pouvez-vous encore douter de moi après ce qui vient de se passer ? Vous avez exigé, de mon... affection pour vous, elle ne pouvait jamais prononcer ce mot : amour, une preuve terrible. J'ai dû hésiter entre deux vies. J'ai sacrifié celle de Gauthier pour sauver la vôtre, la vôtre m'était donc plus précieuse. Quelle autre preuve vous faut-il donc ?

Il gardait les sourcils froncés. Oui, sa vie, à lui, était peut-être plus précieuse pour Lucienne que la vie de Gauthier. Mais pourquoi ? N'était-ce pas parce qu'elle mettait le châtement, la vengeance, le salut de Doriat plus haut que son amour pour Gauthier ? Qui lui dirait la vérité ?

—Malheur sur elle, si je suis sa dupe !

Le soir, à la nuit tombante, Lucienne, qui cherchait cette occasion depuis longtemps, rencontra Frantz Schuller qui se promenait à l'écart en fumant sa pipe de porcelaine. Elle l'aborda, après avoir regardé autour d'elle si aucun soldat ne la voyait.

—Merci, monsieur le sergent, dit-elle les larmes aux yeux ; merci pour ce que vous avez fait. Mais Schuller, rudement :

—Che n'ai rien fait. Che ne sais pas ce que fus fulez tire, allez fus en.

Elle voulait insister. Il lui fit de gros yeux, la moustache hérissée.

—Allez-fus en, allez-fus en ! répéta-t-il.

Et il lui tourna le dos.

## VII

Tous les villages autour de Paris, pendant ce long et douloureux siège auquel est mêlée si intimement notre action, ressemblaient à des camps, toutes les maisons ressemblaient à des casernes. Les Allemands étaient là chez eux. Sur toutes les routes, des pelotons de recrues faisaient l'exercice, comme en Allemagne, au champ de manœuvres. Car, tous les jours, à l'armée assiégée arrivaient des renforts d'Allemagne, des soldats non encore instruits, qu'on se hâtait d'équiper et auxquels on apprenait vite le maniement d'armes avant de les incorporer dans des troupes vieilles et aguerries. Tous les pays d'Allemagne envoyaient jeunes et vieux conscrits, professeurs, ouvriers, commerçants, étudiants, pour combler les vides faits dans les rangs par la garnison de Paris, dans de sanglantes rencontres. Sur toutes les routes également de nombreux convois, des détachements d'artillerie, des bataillons allant prendre la garde aux avant-postes, des charrettes pleines de blessés ou de malades que l'on retirait des lignes d'enceinte pour les évacuer à l'intérieur. Partout l'uniforme exécré des Allemands. A toutes les fenêtres, des uniformes. Partout le bruit du sabre des officiers traînant les routes, insolent et vainqueur. En gens pratiques, les Allemands avaient utilisé tout ce qu'ils avaient rencontré autour de Paris. Ils avaient des brasseries de bière. Ils faisaient du pain avec le froment trouvé dans les granges ; ils établissaient des ponts partout où les besoins de la concentration l'exigeaient. Ils réparaient les lignes de chemins de fer que les troupes volantes des francs-tireurs avaient coupées au début du siège, alors que l'arrivée de l'armée ennemie était signalée comme imminente. Ces lignes de chemins de fer amenaient souvent des incursions des francs-tireurs pendant les deux premiers mois de l'investissement : les Français cherchant à détruire ce que rédifiaient les Prussiens.

Le lendemain de l'alerte que nous venons de rapporter et qui avait failli coûter la vie à Gauthier, les rails furent coupés sur la ligne de Meudon à Versailles. Une dizaine de francs-tireurs avaient réussi à percer les lignes ennemies. Ils avaient trouvé des pics et des pioches chez les habitants et profitant d'une nuit très obscure ils avaient enlevé les rails sur une longueur d'une vingtaine de mètres. Un train de ravitaillement avait été culbuté. Malheureusement, les hardis coupeurs de route, s'étant attardés, avaient été enveloppés par un escadron de dragons qui faisaient une ronde de nuit. Trois furent tués. Cinq s'échappèrent. Deux furent pris. Sur les deux, un était grièvement blessé et mourut avant d'arriver à Saint-Cloud. L'autre fut exécuté sur le champ. L'ennemi ne devait pas s'en tenir là ; lorsqu'ils étaient en veine de cruauté, les compatriotes de Frantz Schuller ne s'arrêtaient pas en chemin. Après ces coups de main, les Prussiens entraient en fureur et semaient partout l'épouvante. C'étaient alors des menaces d'incendies, des vexations, des indemnités de guerre, des arrestations, des accusations qui, souvent, pour être ridicules, n'en étaient pas moins suivies du dénouement suprême : la mort.

Pascal Doriat faisait partie du petit détachement qui venait d'opérer, près de Meudon. Il n'avait pas été blessé et il avait pu s'échapper à temps. Mais suivi de près par les dragons, il avait abandonné le bord de la Seine, s'était jeté, à la faveur de la nuit, dans les jardins et avait fini par disparaître. La nuit n'était pas dissipée qu'il franchissait le mur de l'enclos qui s'étendait derrière la maison de Doriat, et à travers les pépinières ravagées se rapprochait de la maison. Il avait éprouvé partout des difficultés pour passer, se heurtant à des routes gardées, à des barrières, à des postes, à des avant-postes, à des sentinelles perdues. Vingt fois il avait cru rencontrer la mort. Deux fois les factionnaires avaient tiré sur lui à bout portant. C'était miracle qu'il vécût encore.

—Ce n'est pas pour aujourd'hui, murmura-t-il.

S'il s'était rendu à Garches, ce n'était pas seulement parce qu'il espérait embrasser sa mère. C'était aussi parce que les hasards de sa fuite l'avaient jeté dans les bois voisins. C'était aussi parce qu'il savait que cette nuit-là, justement, son frère Henri avait obtenu du commandant l'autorisation de pousser ju-qu'à Garches une pointe audacieuse, afin de s'assurer auprès de Marie Doriat du sort de Gauthier Bourreille. Les uns prétendaient, en effet, qu'il avait été tué au retour offensif des Allemands contre la fabrique Montmayeur ; les autres croyaient plutôt qu'il avait été fait prisonnier, et les frères Doriat étaient de cet avis, puisqu'ils l'avaient quitté au dernier moment. Mais Gauthier prisonnier, c'était Gauthier mort. Henri Doriat voulait s'en assurer. Il ne se trouvait que deux Allemands, deux officiers, ce jour-là, chez Marie Doriat. Point de soldats. Là où logeaient leurs officiers les soldats n'étaient jamais cantonnés. Henri était arrivé par le même chemin que Pascal devait prendre plus tard : le clos. En approchant de la maison, il avait vu les officiers dîner dans la salle à manger, servis par un Prussien en casquette. Aux parois de la salle étaient accrochées les armes. Il attendit que les officiers eussent fini de manger, caché derrière des futailles remisées en un coin du jardin, dans une espèce de hangard où Doriat, l'hiver, rangeait certaines fleurs. Leur repas fini, les officiers sortirent, allumèrent des cigares et dans la rue Henri perçut le bruit de leurs sabres. Restait l'ordonnance. Heureusement celui-ci ne tarda pas à monter au grenier où il couchait. Le silence se fit autour de la maison. Cette nuit-là, au-dessus de Paris, grondait la canonnade des forts et des batteries prussiennes.

—Entrer comme cela dans la maison, se dit Henri, c'est dangereux, je puis tomber sans m'y attendre sur un Prussien. Ah ! si je pouvais faire savoir à ma mère que je suis là !

Une lampe était allumée dans la chambre de Marie Doriat. Et, de temps à autre, il apercevait, derrière les rideaux des fenêtres, sa sombre silhouette, énergiquement découpée. Comment